

VARIATIONS SUR LA JOIE

Dans le rayonnement de la pensée beethovenienne, riche de toutes les véhémences du cœur et de toutes les virtualités du sentiment, la joie tient une place que nous nous étonnons peut-être de voir sans cesse plus étendue au fur et à mesure que s'écoule l'existence du grand Douloureux. Etudier la beauté, qui existe en ce point atteint par l'expression artistique, n'est pas inutile en un temps qui ne dissimule pas ses préférences pour le tumulte, la discordance ou la parodie.

La Joie ! Etat d'âme essentiel qui en contient d'innombrables et qui dépasse la plupart. Il est l'ascension de nos désirs, la spiritualisation de notre être. Plutôt effusion qu'enthousiasme, car l'enthousiasme s'élève trop souvent sur des motifs humains ; il résulte quelquefois de mouvements collectifs qui portent en eux les germes de leur propre désaffection. La Joie ! Une pure jubilation de l'être, aussi éloignée de la jouissance que l'est le pur amour d'un attachement des sens à quelque objet de basse matérialité. Jouissance sous-entend plaisir et volupté. Joie est lumière. L'âme se tourne vers elle comme la fleur vers le soleil qui l'entr'ouvre ; elle s'élève à des hauteurs qui font perdre contact avec la réalité vulgaire du monde et les chétifs besoins de l'individu. Bref, la jouissance est une possession, la joie une certitude.

Par les moyens de l'art, et de la musique en particulier, la joie s'établit dans une haute atmosphère où s'exerce le libre jeu des formes ; elle transpose les réalités supérieures de la vie, et, en nous libérant des entraves pesantes et des liens grossiers, dévoile un des aspects du monde métaphysique.

Beethoven a écrit la solennelle *Neuvième*, officiellement hymne à la Joie, plus exactement témoignage d'une âme qui se découvre une retraite inviolable au-delà des sentiments périssables et de la nature mortelle. En parlons-nous encore, alors que Debussy nous dit que c'est le chef-d'œuvre qui, avec le célèbre *sourire de la Joconde*, « a entendu le plus de bêtises » ?

La *Neuvième* nous rapproche de l'éternelle sérénité. Il n'est pas douteux toutefois qu'en d'autres productions, Beethoven n'ait atteint une semblable plénitude. Et la joie qui les pénètre détermine avec une pareille évidence les développements de l'immatérielle substance créatrice de mouvement et de sensation... la Joie malgré tout, malgré la douleur et l'isolement du cœur, malgré les infortunes et la nécessité. Pour en exprimer l'infinie pulsation, la

Musique trouve l'être et la vie. Seule, elle est capable de replacer sur le plan des choses de l'âme et dans les régions de l'absolu les émotions et les sentiments humains qui ne savent où s'épancher. Elle invente les cadences les plus adéquates mieux que la poésie, qui demeure entravée dans son essor par le sens des mots, leur matérialité, les associations d'images qu'ils suggèrent. Un jour, peut-être, une poésie s'échappant de ces liens et présidant à de mystérieuses rencontres, ou favorisant d'harmonieuses analogies, réalisera ce prodige d'exprimer une chose sans passer par le concret et l'intelligible... Peut-être !... Des augures, comme l'auteur de la *Poésie pure*, pourraient nous en informer. En attendant, il reste la musique pour nous aider à reconnaître et à retrouver au-delà du visible et du tangible la vérité essentielle. Pour atteindre ce point de notre âme que touchera la musicale révélation — souvenons-nous ici encore de la parole de Beethoven —, nous suivrons davantage ceux qui ont regardé plus haut que le souci de leur condition et le tumulte de leur siècle. Chaque génération s'applique à reconstruire l'édifice spirituel de ses aînés. Celle-ci voudra une lumière abondante, afin de satisfaire son besoin de lucidité et de logique ; celle-là se contentera d'élever une tour pour ses mages, ou de broser un décor de clair de lune pour ses poètes ; telle autre s'établira au coin des carrefours où la machine halète, et où l'homme se raidit pour ne pas céder aux sollicitations du sentiment. Mais celles qui ont créé la Joie avec Beethoven, l'Allégresse et la Grâce avec Mozart, l'Ampleur grave et sereine avec Bach demeurent insurpassables.

Je sais bien que le génie de Beethoven ne s'est pas seulement libéré dans les accents de la Joie. Mais, là, il trouve la ligne suivie par tout homme qui tente de s'évader des geôles charnelles. Même sous le signe d'une pensée douloureuse qui lui ouvre la voie du pathétique, même oppressé par l'angoisse et la détresse intérieure, il annonce l'ange consolateur. Héroïsme parfait ! Héroïsme total ! L'acte artistique devenu le miroir de la vie psychologique s'élève dans la contemplation infinie, hors du monde des formes et des réalités. Son rayonnement se renouvelle sans que s'affaiblisse le foyer d'où il émane.

Où Beethoven a-t-il mesuré la vertu d'un semblable destin analogue, dans l'ordre de l'art, à celle qui produit, dans l'ordre mystique, la sainteté ? La race, le milieu, le moment ? Laissons ces conditions déterminantes. Les mêmes préoccupations surgissent au détour des âges. L'artiste peut s'en soucier, ou les ignorer. Mais précisément, le règne des âmes s'établit loin des chaînes de la réalité. Il n'est pas de ce monde. Il est permis de se demander pourtant comment le cœur de Beethoven,

alourdi par toutes les amertumes, enclous dans une prison de silence, et livré à la douleur n'est pas retombé, inerte et désespéré, sur la terre des mortels. Qui iréalisa ce prodige de faire monter de cette âme des chants qui ne sont pas uniquement des plaintes — ou des complaintes, — et qui en contiennent néanmoins toute la vertu brûlante ? On nous représente l'auteur de l'*Héroïque* et de l'*Appassionata* à la fois comme un stoïque et comme un passionné, ou encore comme l'incarnation du pessimisme, le front durement penché, selon quelques-uns trop pressés de romantiser, sur l'inéluctable nécessité de l'existence, et qui ressent toutes les défaites du désir comme l'incurable mal de sa nature. Sous quels signes s'est donc opérée la transmutation d'une chose humaine, et par trop humaine, en une vision d'infinie sérénité ?

Quand on considère Beethoven à travers son œuvre, on remarque tout d'abord la qualité exceptionnelle de l'âme qu'elle laisse transparaître. Spengler dans un ouvrage âprement discuté : *Untergang des Abendlandes* (le Déclin de l'Occident), nous dit que Beethoven est le dernier des artistes, et qu'après lui le monde moderne n'a plus produit que des techniciens. Affirmation hasardeuse, et à laquelle nous ne saurions souscrire sans réserves. Mais nous reconnaitrons sans peine que la clarté des espaces qui imprègne les productions — et particulièrement celles de la dernière période — du grand musicien, nous offrent sur l'art musical des perspectives spirituelles qui ont illuminé le monde moderne mais que nous avons peu dépassées. A l'extrémité du classicisme, Beethoven reprend tous les éléments — sentiment et forme — acceptés et utilisés par ses devanciers, et, irrésistiblement, nous emporte à sa suite au cœur vivant de la musique. Le monde qu'il traverse et dont il souffre est recréé par lui pour n'être plus un jouet précaire et périssable entre les mains des mortels. De tout ce qu'il distille pour ranimer la palpitation de nos souvenirs, élaborés dans la souffrance ou dans la joie, il tire la réalité substantielle. Il renonce même à tout ce qui porte en soi le « fini » d'une sensation pour s'absorber dans la contemplation de l'absolu.

Cette faculté de l'homme, de l'artiste, de concevoir au-dessus des réalités passagères et de l'humanité mortelle un état des choses et des êtres proche de l'infini a produit pour chaque génération un aspect nouveau du problème métaphysique posé par le maître. E. T. A. Hoffmann reconnaît que Beethoven nous ouvre par sa musique instrumentale le royaume du prodigieux et de l'incommensurable. Et, ajoutait-il, c'est par « une souffrance qui absorbe en soi, sans les détruire, amour, espérance, joie, et qui veut faire éclater notre sein dans un

accord parfait de toutes les passions, que nous avançons dans la vie, que nous sommes des voyants plongés dans l'extase ! » (1).

D'autres romantiques se sont approchés de Beethoven avec un sentiment différent, un cœur moins bien préparé à en recevoir le message. Weber, selon toute apparence, n'entendait rien à son génie. Et d'autres pareillement qui tentèrent de le compromettre au milieu des aventures où se complaisait leur imagination. Ils en firent l'homme de l'ironie, le héraut des gouffres, une sorte de créature ossianique, ballottée par la passion et l'effroi de l'infini du ciel, aux abîmes de l'enfer. Lisez seulement quelques pages relatives à Beethoven dans le *Journal Intime* de Frédéric Amiel. Si la joie apparaît parfois, ou la plénitude d'un sentiment apaisé, ce n'est qu'un rayon glissant dans un ciel chargé de nuées d'orage.

Il faut arriver à l'antidilettantisme de Monsieur Croche pour entendre parler de Beethoven sur un autre ton. Nous savons que Debussy jugeait plus utile de « voir le jour se lever que d'entendre la symphonie pastorale ». Au vent qui passe, il demandait de lui raconter l'histoire du monde. Mais nous savons aussi qu'il jugeait tout autrement le genre du « vieux sourd » sur des œuvres d'expression profonde.

En vérité la *Pastorale* chante la Joie, mais celle d'un musicien qui s'abandonne encore au panthéisme et aux formes superficielles qu'il revêt. Cette joie-là, stylisée, vibre d'une grâce sentimentale toujours présente. Mais quel pas franchi d'ici à la *Neuvième*. Un tel chef-d'œuvre n'a pu être accompli qu'une seule fois. Figurez-vous un instant un musicien de notre temps reprenant le thème de la joie pour sujet de son inspiration. Quel usage en ferait-il ?

D'abord, est-il vrai que la joie existe encore, j'entends ce sentiment délivré du souci de son siècle, et qui n'admet de réalité que dans la vision claire et lumineuse tirée de sa propre ascension spirituelle ? Je sais bien que la joie est moins fréquente que le rire et celui-ci est à peu près absent du sillon beethovenien. N'a-t-on pas dit que « le rire est une des images du mal » ? Rappelez-vous le hoquet spasmodique de Kundry. Mais la nature déchue et maudite créée par Wagner n'est qu'un symbole parmi d'autres : il est anormal et malsain, comme l'être à la fois stigmatisé par la vertu et accueilli par la pitié. La musique n'en accuse le satanisme que pour nous mettre en présence d'une nécessité dramatique et d'une fatalité poignante.

Un rire plus sonore et plus truculent s'est éveillé de nos jours avec le souffle brutal des tempêtes européennes. On essaie d'être « drôle ».

(1) E. T. A. Hoffmann. — *Kreiseriana*, Reclam-Leipzig p. 35.

La musique aussi veut être de la partie, sans arrière-pensée. Elle s'efforce de provoquer le rire (2). On a répudié à la fois le genre dit « déliquescent » et le genre dit « sérieux » des générations précédentes. On a franchi de nouveaux espaces et pris pied sur un sol vierge. Mais la route est mal frayée. Nos artistes rectifient sans cesse leur marche afin que leurs pas se perdent le moins possible au milieu d'une vie trépidante, audacieusement rythmée, qui les énerve et qui les brûle. Ce qui fait dire, car les apparences sont plus fortes que la réalité profonde : « Les choses humaines n'ont jamais menti avec plus de force [...]. On a inventé une musique à coups de fouets. Il le fallait bien. Des airs à réveiller des morts... » (3). Non seulement les choses, mais les hommes, se mentent à eux-mêmes. L'orgueil des hommes d'aujourd'hui démontre sa supériorité sur l'orgueil des artistes d'hier, et formule la loi d'où sortira une sorte d'impérialisme esthétique. Le « mal du siècle », ce n'est plus l'illusion de vivre, ou la comédie de la souffrance et du spleen jouée en face d'une galerie attentive, mais une sorte de nietschisme qui définit le dogme de la personnalité et de l'exaltation du moi par l'affirmation du caractère. Or, il arrive que l'esprit des artistes conçoit, sur le même plan, l'audace et la parodie, la vigueur et la cocasserie, et que la fièvre du succès et le goût de la réclame le soulèvent. En de telles conjonctures, comment s'étonner que les productions de l'intelligence et de la sensibilité transposées dans l'art et organisées pour franchir une nouvelle étape, expriment si peu les certitudes supérieures de l'âme, celles qui maintiennent si haut, et dans une atmosphère qui donne à la joie une cadence d'immortalité, outre la *Symphonie avec chœurs*, des œuvres comme la *Messe* en ré, le *Quatuor* op. 132, ou l'*Arietta* de l'op. 111 ?

Nous sommes des prospecteurs, des explorateurs qui ont abandonné les calmes retraites du passé et les certitudes d'un autre âge. Nous voulons de toutes nos forces découvrir de nouveaux infinis dans l'infini lui-même. A cette tâche qui ne ménage l'allégresse ni l'amertume, grisés par l'attrait de l'inconnu, nous allons répétant, inconsciemment peut-être, les gestes et les démarches de ceux qui ont subi les mêmes ascendants et cherché les voies nouvelles de

l'expression. Mais nous y mêlons la contenance avertie — une attitude contemporaine — de certains esprits qui ont trop vu, ou trop entendu, et déjà presque trop vécu. Et pourtant cette musique qui s'éloigne délibérément de la joie pure — peut-être avec cette arrière-pensée de nous la faire sentir plus intensément en certaines heures dans l'œuvre beethovénienne —, qui détruit l'extase pour mieux recréer les imprévus du mouvement, les sautes de la vie, nous prépare sans aucun doute des moments de méditation plus vaste et d'émotion plus profonde. L'ardeur qui anime les artistes est trop véhémence. Un jour, de ces torrents qui se déchaînent avec tumulte naîtra un beau fleuve capable d'accueillir et de retenir en ses profondeurs l'infini du ciel et le rayonnement des espaces.

La Douleur fut et sera de tous les temps. Elle s'attache au cœur de l'homme comme l'ombre à la matière corporelle. En revoyant Beethoven, l'artiste à l'existence malheureuse et tourmentée, l'homme des amours insatisfaites, l'épave pitoyable abandonnée aux rigueurs de toutes les déesses morales, en le revoyant réfugié en son art comme en Dieu et gravissant jusqu'à son déclin, d'un pas assuré et calme, les degrés saints de l'échelle mystique, on ne peut douter que la Joie, telle que l'a exprimée Beethoven, n'attire encore l'humanité et ne lui accorde une immense grâce consolatrice par le moyen de ces puissants intercesseurs que sont dans la pensée du maître immortel, le peuple de l'orchestre et la collectivité des âmes unies dans le chant.

Abertl LAURENT

.....

ÉCHOS (Suite)

Le critique musical de l'avenir, si l'on en juge par les tendances actuelles, n'aura plus de frais de déplacements, il vivra entre son phonographe et son appareil de T. S. F.... Il est vrai qu'il n'y aura plus de concerts ! ☞ **Charles Cros**, l'inventeur du phonographe sera fêté le 30 avril à 20 h. 30 au grand amphithéâtre de la Sorbonne. ☞ **Quelques fleurs** jetées sur la tombe de Beethoven à l'occasion du centenaire : « ... A mesure que vieillit Beethoven, son écriture devient gauche, pesante, rocailleuse, souvent d'une amusicalité frisant celle de Berlioz... Il n'y a que la mélodie qui vaille chez Beethoven... Un jour viendra où on ne pourra pas plus relire la musique de Beethoven que les romans de George Sand... » [J. Marnold, *Mercur* de France, 1^{er} avril]. ☞ **Le Peleur d'ours**, ouvrage lyrique de Siegfried Wagner a été créé en Allemagne. ☞ **Charlie Chaplin** fait ses débuts de compositeur dans un film qu'il tourne actuellement et pour lequel il écrit une partition. ☞ **La presse de Saint-Louis** déplore la démission de R. Ganz. ☞ **Toscanini** dirigera régulièrement The Philharmonic Society.

(2) Retenons cette constatation touchant l'utilisation de la musique pour créer le comique et faite récemment par M. Raymond Petit : La musique d'autrefois n'était en ce genre qu'un « véhicule » pour faire passer une idée drôle, un « mot ». Maintenant elle devient [...] le moyen même de provoquer le rire. (Revue musicale. Mars 1927, p. 248.)

(3) Charles Sylvestre. *A l'ombre du Cloître*. Ed. du Roseau d'Or. Plon 1926 p. 7-8.